Document généré le 3 juin 2025 04:27

Inter
Art actuel

Iconographies industrielle

Patrice Loubier

Numéro 39, printemps 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/46960ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Loubier, P. (1988). Compte rendu de [*Iconographies industrielle*]. *Inter*, (39), 56–57.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ICONOGRAPHIE INDUSTRIELLE

Michel PERRON a-t-il commis au Lieu une exposition de photographies ou une installation photographique ? La question s'imposait d'emblée au spectateur habitué d'y voir des expériences qui s'éloignent en tout sens de la formule traditionnelle de l'exposition.

Iconographie industrielle *mettait face à face deux séries de photographies sans autre lien apparent qu'une maîtrise toute formelle de la prise de vue et du traitement de la lumière. D'un côté, une imagerie élégiaque, parnassienne, où les bâtiments abandonnés apparaissaient tels des ruines intemporelles ; de l'autre, la répétition neutre, « sans qualité », d'un unique motif occupant tout le champ de l'image, des manteaux portés par un modèle dont on ne peut que deviner le corps.*

C'étaient en fait les quelques mots fixés en letraset sur les murs et la fenêtre du Lieu qui faisaient de ces images les figures d'un discours critique. Temple usine château gardien tour à tour victime *proposaient ainsi un commentaire diffus, allusif, à mi-chemin de la métaphore et de l'énoncé. L'iconographie de PERRON ne se limitait donc pas à illustrer tranquillement un thème quelconque, mais prenait la parole à travers les indices d'un discours virtuel sur, entre autres pistes, l'aliénation du travailleur ou sa mise en congé provoquée par la mort de l'usine. (Il y avait dans les photos de Perron quelque chose de la stèle funéraire — ne sommes-nous pas d'ailleurs entrés dans une ère post-industrielle où la production mécanisée de l'Usine, remplacée à la pointe du « progrès » par l'information digitalisée, correspond désormais à une forme révolue et en partie folklorique de l'organisation du réel ?)*

Outre cette façon d'inscrire des œuvres autrement séparées par leur cadre respectif en un schème unique d'énonciation, la disposition elle-même des pièces révélait une stratégie installative subtile. La symétrie stricte et le jeu des proportions provoquaient une oscillation de la gestalt où l'œuvre et l'espace qui la montre, devenus termes réversibles, s'exposaient mutuellement. L'installation s'activait ainsi par le vide même de l'espace laissé intact, rendant possible pour le spectateur une perception de sa propre présence.

Le travail proposé par PERRON était double : faire du LIEU le support d'un discours dont la configuration ne le transformait pourtant pas en un signe, *mais le révélait ou l'*installait *justement en tant que* site.

Patrice LOUBIER

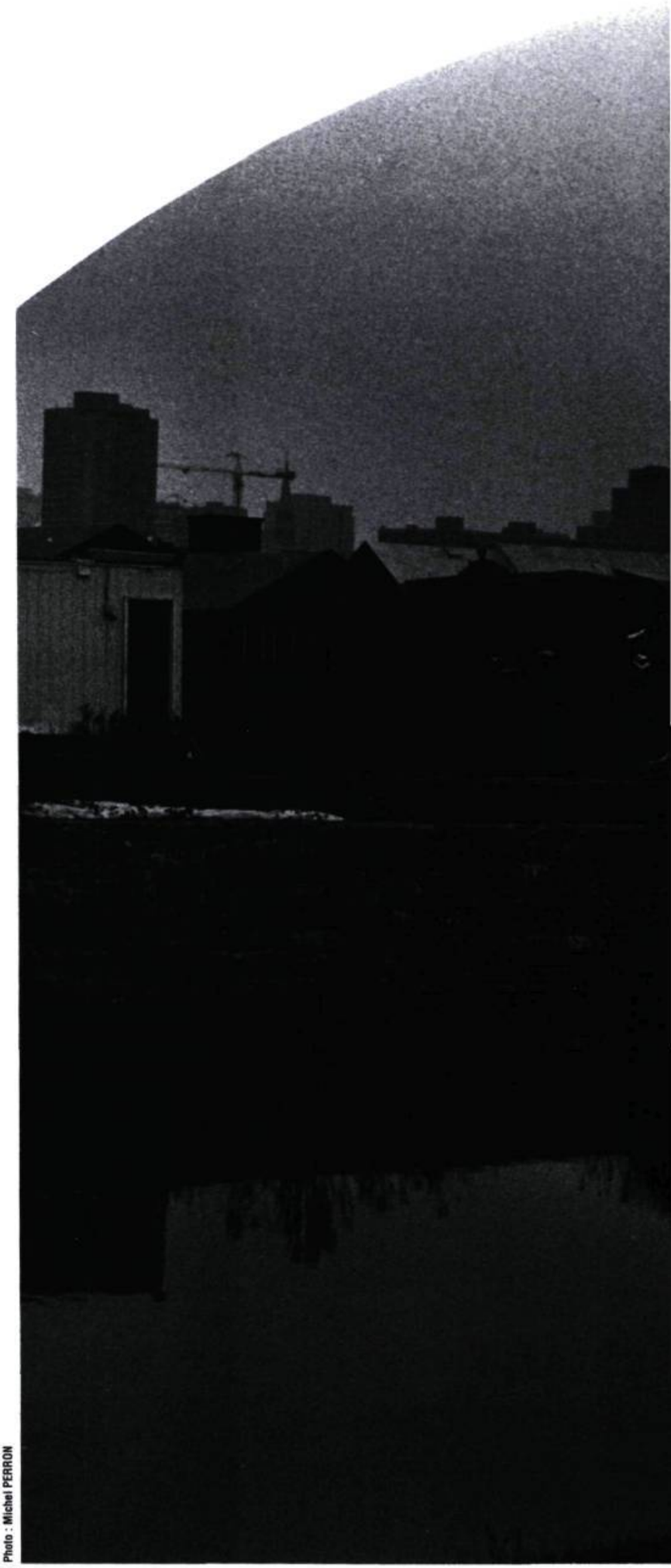

Photo : Michel PERRON